

Gabriel Jan

La dame d'Ys



Principaux personnages

AMBROSIO : voir VHERMONT.

ANGART (Thibault d') Comte de Barutel. Grand ami de Geoffroy de Meyderolles (cité pour mémoire.)

AURICOURT (Cécile d') Baronne. Epouse d'Ambrosio Vhermont. Mère de Louise et d'Aurore.

ARZON (Basile d') Abbé de Castel-Genry.

CASTEL-GENRY (Basile d'Arzon, abbé de)

CHANTIGNOL François. Fils d'un couple de bûcherons assassinés en 1608 par des spadassins commandés par Quentin Deretz. Fils adoptif d'Ambrosio Vhermont.

CHARMEBOIS (Gisèle de) Comtesse.

CLAIRIEU-PASSANT Xavier (marquis de) Meilleur ami de François Chantignol.

DERETZ Quentin. Homme de main. Assassin des parents de François Chantignol, de Guillaume Filzar et de Geoffroy de Meyderolles. Tué à son tour par François en 1608.

EPERNON Jean-Louis de Nogaret de Lavalette (duc d') Instigateur d'un complot dirigé contre le roi Henri IV.

FILZAR Guillaume, surnommé Ventripote. Ancien soldat d'Henri IV devenu vagabond. Ami de François, de Bernard Gougemaille, d'Ambrosio Vhermont et de Geoffroy de Meyderolles (cité pour mémoire.)

FORTEGARDE Yves (Baron de) Erudit. Ecrivain.

FRANÇOIS : voir CHANTIGNOL.

GOUGEMAILLE Bernard. Vagabond surnommé Long-Crin, ami de Guillaume Filzar (cité pour mémoire.)

GRANGELIN : valet d'Hermès.

HERMES : Philippe Saint-Hermès, dit Hermès. Se dit barde, ménestrel, conteur, peintre des rêves, des charmes et des ambiances.

JANVAL Lucien (chevalier de) dit Lucien Le Noir.

JOLIBOIS : valet d'Hermès.

LASSANGLE Yvain. Drapier fortuné.

LERNE Gilbert de : maître chanteur.

MARGAN Rodolphe. « Fils de la Cause du Christ ». Fanatique catholique. Agent de l'abbé de Castel-Genry.

MEYDEROLLES Geoffroy (comte de) Agent de renseignement de Sully, assassiné par Quentin Deretz en 1608 (cité pour mémoire.)

MEYDEROLLES Angélique (de CHAMPARIS) : sa veuve.

MIRAIL Geneviève (Mme de) Nom d'emprunt de Charlotte du Tillet, maîtresse du duc d'Epéron (citée pour mémoire.)

NARVAL : nom d'emprunt du duc d'Epéron (cité pour mémoire.)

POL-SAINT-LOUP Catherine (Comtesse de).
Veuve.

RILLET Bernard. Valet du duc d'Epéron.

ROBERIN : valet d'Hermès.

VHERMONT Ambrosio. Baron de Mortesaigne et maître d'armes. Epoux de la baronne Cécile d'Auricourt. Père de Louise et d'Aurore. Père adoptif de François Chantignol.

VITRY Nicolas (de l'Hospital) D'abord baron, capitaine des gardes, il fut nommé maréchal en avril 1617 après avoir tué Concini.

YS (Anne d') Fille adoptive d'Hermès.

1

Entre Saint-Germain et Paris, le quatrième de mai 1623...

Une petite pluie fine, froide et infiniment désagréable, tombait depuis cinq jours, noyant le paysage dans une sorte de lavis qui mariait sa tristesse à celle d'une brume de coton sale. Un tableau qui tirait du tréfonds de l'âme un sentiment d'oppression et de malaise.

Emmenée par quatre chevaux bais, une voiture cahotait sur la route détrempée. Son long fouet à la main, le cocher poussait de temps à autre un cri qui incitait les bêtes à ralentir ou à accélérer l'allure, mais grommelait sans cesse à cause de cette maudite pluie qui perçait sa noire houppelande, tout en rêvant d'un bon feu, d'un ragoût bien chaud et de pain croustillant.

Par la petite vitre sertie dans un rideau de cuir, François regardait la campagne, mais il ne la voyait pas. Son esprit était ailleurs. Loin. Très loin. Comme à chaque fois qu'il revenait du domaine de Champaris.

Des années avaient passé, mais sa peine était toujours aussi grande.

Comment oublier ?

Assis sur la banquette qui lui faisait face, Ambrosio gardait le silence, par égard pour son fils adoptif, mais également parce qu'il partageait sa tristesse. François et lui avaient vécu la même aventure quelque quinze années plus tôt...

C'était en janvier 1608, en forêt bourbonnaise, que tout avait commencé. Les parents de François, alors âgé d'une douzaine d'années, avaient été lâchement assassinés par des spadassins à gages qui recherchaient un homme, Geoffroy de Meyderolles, espion de Sully, censé connaître certains instigateurs d'un complot dirigé contre le roi Henri IV. Les parents de François occupaient alors une pauvre demeure de bûcheron. Ils avaient aidé le comte Geoffroy de Meyderolles qui se faisait appeler Théodore et qui prétendait être un moine poursuivi par l'inquisition ; ils étaient morts pour n'avoir pas révélé la cachette du fugitif.

Deux vagabonds qui bivouaquaient non loin des lieux du drame avaient surgi sans crier gare. Ils avaient noms Bernard Gougemaille et Guillaume Filzar. Découvrant le petit François à moitié nu attaché à un arbre, ainsi que deux corps ensanglantés étendus dans la neige, ces étonnants vagabonds s'étaient rués sur les assassins, en tuant deux, mais laissant échapper le troisième, le plus dangereux : Quentin Deretz, habilement manipulé par Mme de Mirail, maîtresse du Narval, l'instigateur du complot.

Recueilli par Guillaume, malgré la désapprobation très affirmée de Bernard Gougemaille, François avait échappé à une mort certaine. Ainsi que le comte de Meyderolles qui, blessé, se terrait dans une remise située non loin de la cabane du bûcheron.

Guillaume, qui possédait quelques connaissances en matière de remèdes, les avait soignés l'un et l'autre, apprenant, au cours d'une conversation, que « frère Théodore » devait gagner Paris au plus vite. L'occasion, pour deux vagabonds, de mettre fin à une vie d'errance et de misère. Théodore affirmait connaître nombre de personnages importants dans la capitale, et pour cause ! Mais, ni Bernard Gougemaille, ni Guillaume Filzar, ne savaient encore que frère Théodore était le comte de Meyderolles et le meilleur agent de renseignements de Sully.

Aller à Paris ? Pourquoi pas ? Guillaume, alias Ventripote, y était décidé, espérant en une vie nouvelle. Bernard, lui, avait freiné des quatre fers avant d'accepter d'accompagner son compagnon de misère.

Ambrosio Vhermont, un maître d'armes, n'allait pas tarder à se joindre à eux. Il revenait d'Italie et se rendait lui aussi à Paris. Et ce fut ainsi que se constitua la petite troupe, à la grande satisfaction de François. Mais tous les cinq allaient connaître bon nombre d'aventures avant d'atteindre la capitale. Poursuites, fuites éperdues dans la nuit, traquenards et bagarres avaient constitué leur quotidien.

Constamment sur leurs talons, Deretz obéissait aux ordres reçus de Mme de Mirail, traquant sans répit Geoffroy de Meyderolles et ceux qui l'accompagnaient. Mais il allait d'échec en échec, de chou blanc en buisson creux. Ayant, à Paris, recruté des hommes de main et des gueux pour jouer les espions, il attendit le moment favorable pour faire tomber Geoffroy de Meyderolles dans la toile qu'il avait tissée. Et, une nuit, il y parvint. Il abattit le comte d'une balle de pistolet en pleine tête, après avoir lâchement assassiné Guillaume d'un coup d'épée dans les reins.

Eu égard à la profonde amitié qui liait les deux hommes, Angélique de Meyderolles les avait fait inhumer en son domaine de Champaris, leurs deux tombes étant placées l'une près de l'autre. Plusieurs fois dans l'année, la toujours très belle Angélique de Meyderolles recevait la visite d'Ambrosio Vhermont (devenu, par la volonté du roi Henri, baron de Mortesaigne) et de François Chantignol, son fils adoptif, ainsi que celle du comte de Barutel, Thibault d'Angart, grand ami de Geoffroy. Sully lui-même, odieux au regard de la bourgeoisie selon certains, quittait sa retraite du château de Sully-sur-Loire pour venir rendre hommage à l'épouse d'un homme qui avait si bien servi la France... Curieusement, son rôle politique achevé, Sully avait, aurait-on dit, cessé d'exister, à telle enseigne qu'il portait toujours sa longue barbe sur des habits passés, des vêtements d'une mode depuis longtemps révolue. Mais Angélique de Meyderolles était toujours ravie de l'accueillir en son manoir, deux fois par an, d'autant plus sensible à l'hommage qu'elle n'ignorait pas que le duc continuait à se lever aux aurores pour assurer les charges qu'il avait conservées : celle de directeur de l'artillerie et des fortifications, celle de Grand-Voyer, et celle, enfin, de gouverneur du Poitou...

François poussa un long soupir.

Ah ! Comme il avait aimé ces deux hommes ! Et plus particulièrement Ventripote qui lui avait dit un jour qu'il serait un peu son nouveau père. Mais il était mort. Comme Geoffroy.

Quinze ans déjà ! Pourtant, la peine ne s'était pas estompée. Comment oublier ce qu'ils avaient vécu ensemble ? Comment oublier que Guillaume s'était

parfois privé de manger pour que lui, François, n'ait pas l'estomac vide ? Et le reste...

– C'est toujours aussi dur, n'est-ce pas ? dit Ambrosio d'un air sombre.

François ne répondit pas. Il posa simplement un regard triste sur celui qui avait commencé à lui enseigner l'art de l'escrime avant de devenir son père. Ambrosio souffrait autant que lui. Oui, c'était toujours aussi dur, aussi triste, ô combien !

Ambrosio chercha à faire dévier le cours de leurs pensées.

– Angélique est bien gracieuse, ne trouves-tu pas ? Pour un peu, elle nous aurait gardés une semaine durant ! Mais je ne puis délaissier ma chère Cécile et nos enfants, pas plus que ma salle d'armes. Un jour, pourtant, je répondrai à son invitation. Cécile et les enfants m'accompagneront. Et toi aussi, bien sûr, si tu n'es pas trop absorbé par tes devoirs de mousquetaire !

François hocha la tête.

– Je ne suis pas encore mousquetaire, tu le sais bien. La compagnie vient tout juste d'être créée par le roi et ne comporte que des gentilshommes. Or, on ne peut être gentilhomme que de naissance... Et je suis fils de bûcheron !¹

– Et mon fils également, François ! Tu es chevalier parce que fils aîné de baron. D'accord : ni toi ni moi ne sommes de noble naissance. Nous ne sommes donc pas gentilshommes. Mais tu as été adopté à la fois par Cécile d'Auricourt, baronne de naissance, et

¹ La première compagnie de mousquetaires fut créée en 1622 par le roi Louis XIII qui s'en proclama le capitaine.

par moi qui fus anobli par Henri le quatrième. Cela devrait compter !

– Sans doute, fit écho François, sans grande conviction, toutefois. Mais ma demande, effectuée par l’entremise du chevalier Alban de Clèverie, ami très proche du maréchal de Vitry, capitaine des gardes du corps du roi, n’a pas encore reçu de réponse...

– Cela viendra en son temps, opina Ambrosio, ne t’inquiète pas. Tu n’es sans doute pas gentilhomme, mais tu possèdes de nombreuses références, à commencer par tes brillantes études et tes talents d’escrimeur... Hum ! Pour ne rien dire de ta famille !

La réflexion amena un sourire sur les lèvres de François. Le jeune homme adorait Ambrosio depuis le jour où il l’avait rencontré dans cette forêt enneigée...

– Dis-moi, n’est-ce pas précisément aujourd’hui que tu dois rencontrer Alban de Clèverie ?

– Si, justement. Grâce à Xavier qui m’en a fait un ami.

– Ah ! Ce jeune marquis de Clairieu-Passant ! Quel redoutable bretteur ! La plus fine lame de France et de Navarre ! J’admire son côté imprévisible, sa façon de rompre le rythme à tout moment, de transformer à son avantage toutes les attaques de son adversaire, de faire sauter son épée d’une main à l’autre, et si vite qu’on ne s’en aperçoit qu’avec retard ! Voilà un jeune homme qui réinvente l’escrime à tout moment, qui ruse et qui se bat tout en donnant l’impression de s’amuser. Je le crois meilleur, bien meilleur que moi.

– Tu exagères, non ?

– Si peu. Xavier est très doué. Comme toi, du reste. Souvent, je me régale à vous voir tous deux tirer l'épée... Tu le verras, ce soir, chez Alban de Clèverie ?

– Je ne le pense pas. Il est invité chez la comtesse Catherine de Pol-Saint-Loup qui reçoit, en son hôtel de la rue Saint-Honoré, un conteur que l'on dit tout à fait exceptionnel.

– Bah ! Mieux vaut pour toi que tu t'entretiennes avec le chevalier de Clèverie. Peut-être t'annoncera-t-il la bonne nouvelle de ta réception chez les mousquetaires ? Et puis, sait-on jamais, pourquoi ne rencontrerais-tu pas Nicolas de l'Hospital lui-même ?

– Tu es trop optimiste, Ambrosio.

– Et toi, pas assez. Mais ton humeur morose tient au fait que nous revenons du domaine de Champaris... Il faut bien nous résigner, mon garçon. Nous ne pouvons pas changer le passé... Allons, ne fais pas cette tête ! Tu sais, souvent, des choses heureuses arrivent alors que nous n'y pensons même pas. Pourquoi ne pas espérer ?

François passa ses doigts dans ses cheveux couleur de châtaigne, des cheveux à peine bouclés qui lui balayaient les épaules. A vingt-sept ans, il avait gardé toute la fraîcheur de son enfance, et, s'il avait perdu ses traits de fille, il n'en était pas moins beau avec ses longs cils et ses yeux verts. Il était presque aussi grand qu'Ambrosio, un peu moins large d'épaules, mais tout aussi musclé.

Ambrosio, quant à lui, n'avait guère changé. Sa lèvre supérieure s'ornait toujours d'une fine moustache, et ses cheveux étaient toujours aussi noirs, à peine parsemés de quelques fils d'argent.

Il eut tout à coup un large sourire. Ses yeux bleus pétillèrent quand il demanda :

– N’aurais-tu pas encore découvert quelque jeune fille de bonne famille qu’il te plairait d’épouser ?

François sourit et prit une profonde inspiration.

– C’est que je n’y songe pas vraiment, répondit-il d’un ton neutre. Certes, je dispose d’un bon métier, puisque tu as fait de moi un maître d’armes, mais si j’embrasse la carrière de mousquetaire, peut-être vaut-il mieux que je ne pense pas trop à épouser. D’ailleurs, je n’ai pas eu, comme toi, la chance de rencontrer une déesse, et si j’ai eu des aventures, certaines décevantes, mon cœur n’a jamais été mis en cage... Mais pourquoi cette question si soudaine ? Aurais-tu, par hasard, quelque jolie personne à me présenter ? A moins que... à moins que tu ne veuilles te débarrasser de moi ?

– Loin de moi cette idée ! Je ne cherche nullement à me débarrasser de toi. Cela dit pour te rassurer. Et je n’ai pas la moindre intention de t’arranger un mariage ! Mais n’est-il pas naturel que je pense à ton avenir ? Pour tout dire, je n’aime pas te voir avec cette mine. D’ailleurs, depuis quelque temps, tu me sembles manquer d’entrain. Je me trompe ?

Le regard du jeune homme rencontra celui d’Ambrosio.

– Non, dit François, différant à peine sa réponse, mais rien ne me tracasse particulièrement, ma demande d’entrée chez les mousquetaires mise à part. A cela s’ajoutent la pluie, le souvenir de Ventripote et

celui de cette pauvre Berthe disparue le mois dernier...²

Ambrosio observa un long moment de silence, souleva un pan du rideau de cuir pour plonger son regard dans une campagne qui semblait se liquéfier. Bah ! Cela passerait.

– Nous approchons, dit-il tout à trac en laissant retomber le rideau. Avant que nous ne rentrions, j'aimerais acheter quelques oublies³. Les enfants les adorent.

Les enfants, c'étaient Louise et Aurore, âgées respectivement de onze et dix ans. Toutes deux blondes comme le blé mûr, elles possédaient la douceur et la beauté du visage de leur mère, le regard et les expressions de leur père. Deux fillettes dont Ambrosio était très fier.

– Et je sais aussi, poursuivit Ambrosio, que, malgré les souvenirs douloureux que cela évoque pour toi, tu ne dédaignes pas le lapin ossé.⁴

François revécut instantanément le moment où Guillaume lui avait donné la cuisse de lapin dont il s'était privé. C'était le lendemain de l'assassinat de ses parents... « *Je vais m'occuper de toi ! Oui, oui ! Je vais m'occuper de toi. Je serai comme ton grand frère ou ton ami, comme tu voudras. Et, pour commencer, tu vas manger.* »

² Berthe Domblesle avait été autrefois la nourrice de Cécile d'Auricourt, puis sa servante et son amie. Elle était décédée à l'âge de soixante-treize ans, emportée par une forte fièvre.

³ Oublies : sorte de petits gâteaux très minces roulés en cylindres ou en cornets.

⁴ Lapin cuit en terrine, en morceaux non désossés, avec des tranches de lard et de veau, et que l'on sert froid dans sa gelée.

François n'avait pas oublié ces paroles. Il eut un petit sourire triste. Il se rappelait également avoir carrément arraché cette cuisse de lapin des mains de Guillaume pour la dévorer. Il avait si faim !

– Nous nous offrirons cette petite collation avant que tu n'aïlles rejoindre le chevalier de Clèverie. A quelle heure partiras-tu ?

– Le chevalier attend son monde à sept heures, répondit François. Nous serons peu nombreux, je crois. Sept ou huit personnes... On reparlera sans doute de la nomination de Richelieu à la dignité de cardinal, le cinquième de septembre dernier...

Il marqua une pause et poursuivit :

– Il paraît que l'homme aurait dansé de joie devant le messager qui venait de lui apprendre la nouvelle. Tu sais, je ne serais pas étonné que Richelieu entre bientôt au Conseil d'Etat. On le dit très habile en matière de politique. Voilà, je pense, un personnage avec lequel il faudra compter... Je sais, de source sûre, que le chanoine Fancan, qui est chantre de Saint-Germain-L'auxerrois autant que le confident de Richelieu, sera également présent. La soirée ne sera pas ennuyeuse, d'autant que le chevalier de Clèverie a prévu un souper...

– Eh bien, voilà de quoi te réjouir, mon garçon ! Et si tu apprends, de surcroît, que ta demande est acceptée, tu auras demain une tout autre tête. Passe donc une bonne soirée... sans oublier ton premier rendez-vous à la salle d'armes à huit heures !

– Je n'y manquerai pas, assura François.

La voiture fit son entrée dans Paris alors que la pluie redoublait.

2

Il était tout juste sept heures du soir.

Les invités commençaient à arriver, l'air jovial, leur tenue vestimentaire n'obéissant pas nécessairement à une mode en perpétuelle mutation, ruineuse de surcroît. Certains portaient le pourpoint long, d'autres court, large ou étroit, sur des chausses souvent bouffantes, avec un petit manteau et un couvre-chef qu'on eût pu qualifier de ridicule, tel ce chapeau dit « de cocu », à panache, haut et pointu. D'autres, plus sobrement, et non sans élégance, arboraient feutre à large bord orné d'une plume, et manteau bordé de motifs dorés sur une veste aux couleurs de l'été. Les femmes, souffrant dans leur vertugadin⁵ à collet de dentelle, rivalisaient de beauté.

Toutes et tous arrivaient donc, mais sans se presser, dans le grand et superbe salon où la comtesse Catherine de Pol-Saint-Loup recevait habituellement, une fois par mois, ses invités.

⁵ Robe rendue bouffante par un bourrelet porté par-dessous.

C'était là un cadre exceptionnel. Le plafond à caissons, les tentures, les tapisseries, les peintures, les riches ornements et les miroirs savamment disposés provoquaient toujours cet émerveillement dont la comtesse tirait fierté.

Ce soir-là, elle accueillit son monde comme à l'accoutumée, ayant passé pour la circonstance une superbe robe de soie bleue. Petite, plutôt enveloppée, Mme de Pol-Saint-Loup était la gentillesse même. Ce fut avec un sourire des plus charmants et un mot aimable pour chacun qu'elle accompagna les uns et les autres jusqu'aux petits fauteuils tendus de velours bleu qui leur étaient destinés. Elle fit apporter des petits gâteaux, des infusions, du vin et des friandises, tandis que l'on parlait politique ou que l'on évoquait les intransigeances du grand poète Malherbe en matière d'hiatus et de césure à l'hémistiche.

Dehors, il continuait de pleuvoir et le vent s'était levé. Le feu joyeux d'unâtre projetait dans le grand salon des flaqes d'une clarté dansante qui s'associait aux grâces des flammes de bougies. Cela créait une ambiance feutrée, chaleureuse, infiniment agréable, qui se prêtait à la soirée particulière que Mme de Pol-Saint-Loup promettait d'offrir.

Erudite, curieuse de tout, protectrice des arts, elle aimait réunir en son salon tous ceux qui, nobles ou roturiers, témoignaient de leur intérêt pour les Sciences, les Arts et les Lettres. A cinquante-deux ans, veuve depuis dix ans, elle avait gardé un beau visage, et ses yeux vifs, d'un bleu très clair, révélaient la jeunesse de son esprit, comme ses cheveux gris la sagesse.

Ouvrant les bras, elle fit un geste large.

– Installez-vous ! Installez-vous !

Elle joignit les mains comme pour les réchauffer et ajouta :

– Nous attendons encore maître Guillaume Laffont, notre notaire, et son épouse Agathe, Benjamin Danfort qui est l’auteur de ces magnifiques peintures, et... il manque... oui, le jeune marquis de Clairieu-Passant. Mais je suis certaine qu’ils ne tarderont plus... Faustine ? Voulez-vous servir ?

Les retardataires présentèrent leurs regrets et se confondirent en excuses ; obligations et contretemps justifiaient un retard, au demeurant peu important, que la comtesse et ses invités pardonnèrent bien volontiers.

Lorsque chacun eut trouvé sa place, Mme de Pol-Saint-Loup prit la parole pour remercier les uns et les autres d’avoir répondu à son invitation, puis elle les présenta tour à tour, car certains ne se connaissaient pas. Et elle le fit, comme à son habitude, sans accorder à quiconque un droit de préséance. Chez elle ne se réunissaient que des amis : le chevalier Lucien de Janval, dit Lucien Le Noir, à cause de l’immuable couleur de ses vêtements, le baron Yves de Fortegarde, auteur de trois livres témoins de l’époque, maître Guillaume Laffont, son épouse Agathe, Florent Gollas, un étudiant qui se destinait aux Belles Lettres et qui avait déjà écrit quelques poèmes très remarqués, Benjamin Danfort, peintre de grand talent, la comtesse Gisèle de Charmebois, Mathieu Landevault, maître imprimeur, son épouse Hélène, la baronne Marie de Lornes qui, malgré ses presque quatre-vingts ans, ne manquait jamais de répondre à une invitation, le marquis de Clairieu-Passant, Wilfried Eisenborg, musicien, le baron Hugues de

Lestrée, toujours assis près de Mme de Charmebois, et enfin Yvain Lassangle, drapier.

Les présentations terminées, Mme de Pol-Saint-Loup demeura debout, face à ses invités.

– Mes bien chers amis, en vous renouvelant mes souhaits de bienvenue, je vous annonce une soirée qui, j’en suis persuadée, restera gravée dans votre mémoire, car le personnage qui va paraître devant vous dans un tout petit instant est un extraordinaire conteur, un enchanteur, un magicien des mots... Donnez-vous la peine d’entrer, monsieur Philippe Saint-Hermès !

Ce dernier ne se fit pas attendre ; il apparut sous les applaudissements. La cinquantaine, le cheveu gris fer, la barbe courte impeccablement taillée, il se tenait légèrement voûté. Mais, ce qui frappait surtout dans son visage à peine ridé, c’étaient ses yeux vairons : le droit était bleu, l’autre marron, ce qui lui donnait un regard rendu plus curieux encore par l’épaisseur de ses sourcils broussailleux.

Il s’inclina pour saluer, eut un large sourire et, de sa belle voix grave, remercia l’assemblée pour ses applaudissements.

– Comme vous l’a révélé madame de Pol-Saint-Loup, mon nom est Philippe Saint-Hermès, mais j’aimerais que chacun m’appelle tout simplement et familièrement Hermès... Qui je suis ? Probablement le dernier barde de cette terre. Oui, barde, ménestrel, conteur, peintre des rêves, des charmes et des ambiances. Un peu tout à la fois, certainement. Ce soir, je vous emporterai loin, très loin dans le temps, et je vous dirai l’histoire d’une cité qui s’éleva un jour en baie de Douarnenez, de par la volonté de la fille du